

Aux sources de notre Eglise diocésaine

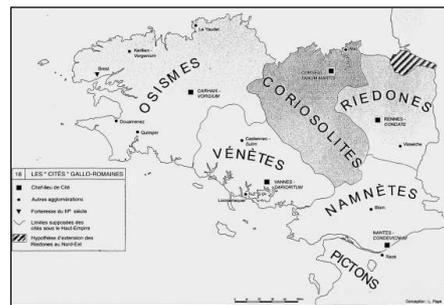
Plan

Préambule

Introduction

Aux temps des origines

Le temps des moines bretons



1- Le Temps des origines : St Patern

Le Concile de Vannes

2- Le Temps des moines bretons

L'invasion de l'île de Bretagne

L'Exil

L'Immigration



3- Des institutions chrétiennes

originales

Les femmes celtes dans le ministère liturgique

La tonsure monastique

Une ecclésiologie originale

St Colomban

St Gildas

Des pratiques monastiques originales

Le pardon chez les celtes



Conclusion

Préambule

UN PROPRE DIOCESAIN DANS LE CADRE DE NOUVEAUX LIVRES LITURGIQUES ? (introduction au calendrier liturgique 2017)

Nous avons déjà « reçu » la nouvelle traduction liturgique du Lectionnaire... Nous devrions « recevoir », pour l'année liturgique qui vient la nouvelle traduction liturgique du « Notre Père » en attendant celle du Missel (nouvelle traduction liturgique de la 3^{ème} édition typique du Missel Romain - *editio typica tertia 2000/2002*). Déjà, nous pouvons avoir en main une traduction provisoire de cette Présentation Générale du Missel Romain (PGMR). Au-delà des quelques changements d'habitudes que ces nouvelles traductions devraient entraîner, comment ne pas profiter de cette occasion pour « *redécouvrir l'art de célébrer la messe* » comme le dit si bien Mgr Robert Le Gall, archevêque de Toulouse et président de la commission épiscopale francophone pour les traductions liturgiques, dans sa préface de la Présentation Générale du Missel Romain (« *L'art de célébrer la messe* », Desclée-Mame, 2008) ?

Non seulement cette nouvelle Présentation Générale du Missel Romain (indiquée dans ce calendrier par PGMR 2002) nous donne des indications bien utiles pour mieux célébrer la messe, mais au-delà des rites, et d'un risque toujours possible de ritualisme, elle nous donne l'esprit dans lequel la communauté chrétienne doit vivre l'Eucharistie et plus largement toute la liturgie. Alors on voit bien combien les grands textes du Concile Vatican II (*Sacrosanctum Concilium* mais aussi *Lumen Gentium*, *Gaudium et Spes*, *Dei Verbum*) et bien d'autres, prennent Corps dans la vie de prière des communautés chrétiennes et de toute l'Eglise.

« *Le rite romain constitue une partie notable et précieuse du trésor liturgique et du patrimoine de l'Eglise catholique, dont les richesses favorisent le bien de l'Eglise universelle, si bien que leur perte lui nuirait gravement. Tout au long des siècles, ce rite n'a pas seulement conservé des usages liturgiques nés à Rome, mais il a aussi intégré en lui de manière profonde, organique et harmonieuse, d'autres usages provenant des coutumes et du génie de divers peuples et de différentes Eglises particulières tant d'Occident (NDLR : pensons aux « chrétientés celtiques »...) que d'Orient...* ». Ainsi s'exprime la PGMR (§ 397). Et c'est bien là qu'il faut aller puiser lorsque nous avons une hésitation dans le choix de textes (oraisons, lectures...) ou de rites... dans le contexte précis d'une communauté locale avec toute l'extraordinaire richesse du rite romain. Le pape François (discours prononcé aux Semaines Liturgiques Italiennes, le 24 août 2017) ajoute : « *La liturgie est vie et non une idée à comprendre. Elle porte en effet à vivre une expérience initiatique, c'est-à-dire qui transforme la manière de penser et de se comporter, et non à enrichir son propre bagage d'idée sur Dieu. Le culte liturgique n'est pas avant tout une doctrine à comprendre, ou un rite à accomplir ; il est naturellement aussi cela, mais d'une autre manière, il est essentiellement différent : il est une source de vie et de lumière pour notre chemin de foi* »

C'est dans ce cadre-là que nous proposerons, dès que possible, une nouvelle édition, en Français (et plus tard, on l'espère, en Breton vannetais), du « Propre de Vannes » qui intégrera les nouvelles traductions liturgiques. Bien que la PGMR affirme au § 394 qu' « *Il faut que chaque diocèse ait son calendrier et son propre des messes* », le calendrier liturgique diocésain, souvent appelé « *l'ordo* », est sans doute le parent pauvre de la pastorale liturgique. Il est quasiment ignoré des livres liturgiques. Et pourtant, il est le témoin d'une pratique liturgique fort ancienne à l'histoire trop peu connue. L'Eglise de Vannes peut s'enorgueillir de 1550 ans d'histoire chrétienne ! Tout en restant le calendrier liturgique de notre Eglise, et précisément de notre Eglise diocésaine, il n'a pour seule vocation que de servir le mieux possible l'intelligence de la prière liturgique, dans l'espace d'une Eglise diocésaine, en communion avec toute l'Eglise. Il complète les calendriers liturgiques que l'on trouve dans la plupart des livres liturgiques en les adaptant à chaque année.

Calendrier annuel, l'ordo est aussi un calendrier local diocésain. L'une de ses fonctions est d'indiquer à leur date les fêtes propres au diocèse (le sanctoral propre), et les célébrations diocésaines (l'anniversaire de l'ordination de l'évêque, de la dédicace de la cathédrale, la date de la messe chrismale, les quêtes impérées...). Ce calendrier est attentif aux orientations de la réforme liturgique qui donne priorité à la célébration des temps liturgiques et de la Pâque hebdomadaire, le dimanche, sur le sanctoral. Il peut alors nous présenter la grande richesse du « Propre de Vannes », témoin d'une riche histoire du christianisme qui va de St Patern et de nos moines évangélistes à la Bienheureuse Louise Elisabeth et à Ste Jeanne Jugan.

L'ordo donne aussi, pour les grandes fêtes liturgiques, des notes pastorales qui viennent compléter celles des livres liturgiques. Il y a aussi quelques additions qui ne sont pas dans les livres liturgiques mais qui font partie de la prière des communautés, comme le Chemin de Croix ou les intentions de prière du pape pour chaque mois. En citant d'autres événements (Journées nationales ou mondiales, fêtes civiles...), l'ordo invite à enrichir la Prière Universelle de ce qui fait la vie des hommes. C'est bien une des orientations du Concile Vatican II pour la liturgie. Il comporte aussi des additions pratiques comme les changements d'heure.

« *Breizh, ô douar ar sent kozh... Bretagne, ô terre des vieux saints...* » Chante-t-on dans le « *Bro Gozh* ». A noter que dans un diocèse « *aux mille chapelles et trois cents églises paroissiales* », le calendrier liturgique diocésain peut difficilement inclure, dans ses pages, les saints titulaires des paroisses, des églises paroissiales ou des chapelles qui ne figurent ni au calendrier général, ni au propre diocésain, et dont les paroisses, ou les chapelles, se doivent de célébrer la solennité. Cependant, le calendrier liturgique diocésain est souvent le témoin d'une pratique locale ancienne en notant que « *en certains lieux* » on fait mémoire de tel saint. On peut toujours signaler au service diocésain de telles pratiques lorsqu'elles ont une certaine importance. Il faudrait aussi tenir compte de nos traditions locales pour les dates des « *pardons* » (voir au 25 octobre ou/et au dernier dimanche d'octobre). En outre, c'est dans cette perspective que nous pourrions intégrer quelques éléments complémentaires du Propre de Quimper ou de St Briec pour qu'il soit un outil performant au service de nos liturgies paroissiales, de celles de nos chapelles, de nos

pardons. Ainsi, dans cette perspective, cet ordo répondrait aussi à sa vocation s'il pouvait mieux donner quelques échos de notre immense patrimoine religieux et spirituel. N'hésitez donc pas à nous en faire part.

Des erreurs ou des omissions ont pu être faites. Il est important de nous les signaler pour que ce calendrier liturgique diocésain soit toujours plus au service de tous ceux qui sont acteurs de la liturgie dans notre diocèse. C'est bien là son objectif et sa vocation.

Introduction

Je ne suis pas historien, je suis simplement prêtre de ce diocèse de Vannes, et marqué par la richesse de notre histoire religieuse, ici, dans le Morbihan. Plus de 15 siècles, et nous pouvons rendre grâce pour le don de Dieu qui ne s'est jamais démenti au cours des siècles.

Il y a les Origines Chrétiennes puis ce fut le temps des moines bretons. Vint alors (à la fin du IX^{ème} siècle le temps des invasions normandes, une véritable catastrophe nationale, aussi grande que celle de l'exil au VI^{ème} siècle. Puis ce fut le temps de la renaissance avec le renouveau monastique au XI^{ème} siècle. Du temps d'Yves de Kermartin (XIII^{ème} siècle) les ordres mendiants ont profondément marqué notre territoire. Puis au XV^{ème} siècle St Vincent Ferrier, dont nous nous préparons à célébrer le 600^{ème} anniversaire de la mort, a creusé un profond sillon dans des missions à travers tout le diocèse. Au XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle des hommes et des femmes comme Julien Maunoir ou Mme de Francheville en seront les dignes héritiers. Et ce XVII^{ème} siècle vit la naissance du sanctuaire de Ste Anne d'Auray. Une figure émerge de la Révolution, celle du Bx Pierre René Rogue. Puis ce fut le temps de la reconstruction avec des hommes et des femmes comme la Bse Louise Elisabeth (Mme Molé) et Gabriel Deshayes. Et le temps continue, et il faudrait évoquer, entre autre, toute l'épopée de l'Action Catholique dans notre diocèse.

Mais revenons **aux temps des origines**, et ce qui a marqué la naissance de l'Eglise dans notre région. Vannes n'a pas connu l'époque des persécutions : les premiers martyrs d'Armorique, qu'elle continue d'honorer, sont les frères nantais Donatien et Rogatien (3^{ème} ou 4^{ème} siècle). Il faut attendre le milieu du 5^{ème} siècle (vers 465) pour apprendre qu'il existe une « église » à Vannes (*ecclesia venetica*), probablement élevée en l'honneur de saint Symphorien, le martyr d'Autun. C'est dans cette église que les évêques de la province de Tours ordonnèrent Patern évêque. Ce Gallo-Romain fut le pasteur d'une communauté chrétienne aux origines obscures, mais qui devint bientôt féconde, puisqu'elle donna des évêques à Rennes et à Angers : saint Melaine (+ vers 530) et saint Aubin (+ 550).

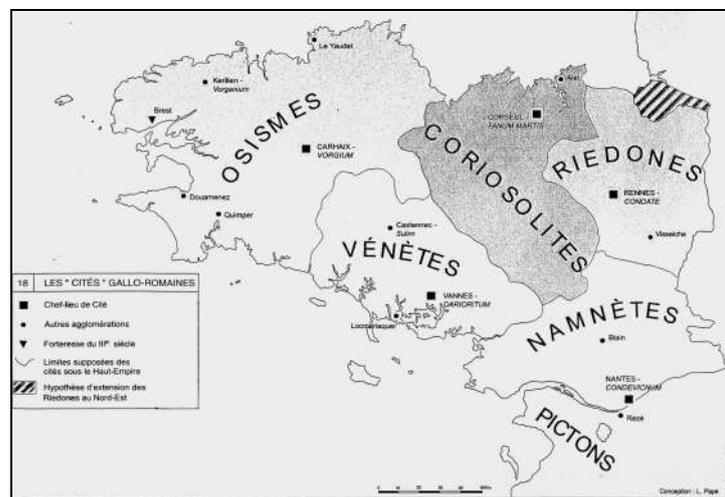
Mais aussi **le temps des moines bretons**, à l'époque où les Bretons, chassés de Grande-Bretagne, trouvent en Armorique une nouvelle patrie et la peuplent de saints innombrables dont les noms seuls souvent ont survécu, attachés à une chapelle ou à

un lieu-dit. Saint Gildas de Rhuys (+ 570), saint Gwenaël saint Armel les représentent dans le calendrier de Vannes, ainsi que les sept saints du Tro-Breiz. Au 9^e siècle encore, saint Convoïon (+ 868) continue leur tradition en fondant l'abbaye de Redon.

De cette rencontre de chrétiens gallo-romains et de chrétiens venant de (Grande) Bretagne, naîtra une Eglise originale dont on trouve des traces significatives dans notre façon d'être chrétiens ici, aujourd'hui, en Morbihan... C'est ce que j'aimerais vous montrer.

1- Le Temps des origines : St Patern

N'oublions pas que St Patern est « gallo-romain », et la guerre des Gaules, c'est aussi la défaite des Vénètes par Jules César en personne... Les druides laissent la place aux armées romaines...



Carte de l'Armorique au temps des cinq cités gallo-romaines

Le concile de Vannes (vers 467)



C'est dans ce contexte d'une Armorique qui se romanise que, peu à peu, le christianisme pénètre jusqu'aux rivages les plus reculés, où, rencontrant un esprit religieux très ancien et très profond, il s'implante avec plus de force que partout ailleurs. Au fil des années, le pays échappe à la domination déclinante des Romains. C'est à cette époque qu'a lieu le martyre des frères Donatien et Rogatien, « *premiers martyrs d'Armorique* ». Le Martyrologe hiéronymien, compilé à Autun vers 592, annonce au 24 mai : « *En Gaule, dans la cité de Nantes, Rogatien et Donatien, frères et martyrs* ». A la même époque, Grégoire de Tours atteste qu'une basilique avait été élevée sur leurs tombes. Auparavant déjà la Passion des deux frères avait été écrite. Les martyrs nantais, « *les seuls qui, dans toute la Gaule*

occidentale, puissent être rapportés avec quelque confiance aux persécutions romaines » (Mgr Duchesne), furent mis à mort entre 250 et 304. Ils ouvrent l'histoire du christianisme en Armorique.

Vers 467 se tint dans l' « *église de Vannes* » un concile de six évêques de la province de Tours, sous la présidence du métropolitain Perpetuus. L'occasion en était l'ordination épiscopale de Patern (« *Puisque nous nous sommes rassemblés dans l'église¹ des Vénètes pour en ordonner l'évêque* ») : première mention du christianisme dans la cité des Vénètes. Les canons de ce concile² ont été conservés dans une lettre des évêques présents à deux évêques absents, où St Patern signe en second, après Perpetuus : "*Paternus episcopus subscripsi*". Ce gallo-romain dut avoir à accueillir le flot grandissant de l'émigration bretonne, plus ou moins bien acceptée par la population autochtone. C'étaient deux manières très différentes de vivre le christianisme qui devaient cohabiter. De cet effort témoigne peut-être une ancienne fête de St Patern le 1^{er} novembre, qui célébrait l'unité établie avec les évêques bretons. La légende, elle, fait état de dissensions dont St Patern fut victime et le fait mourir hors de Vannes, "en pays franc". La tradition liturgique la plus ancienne rappelle au jour du 21 mai l'ordination de St Patern, la translation de ses reliques et la dédicace de sa première église à Vannes, qui fut pendant des siècles l'une des étapes du Tro-Breiz. En 1964, le pape Paul VI a déclaré St Patern patron du diocèse (*Lettre apostolique "Armoricae regionis"*).

St Patern est le seul « Gallo » de nos Sept Saints Evêques, Pères de la Bretagne. Cela montre combien son rôle fut important. Le pèlerinage du Tro Breiz fut jusqu'aux troubles de la Ligue³ aussi célèbre pour les Bretons que celui de St Jacques de Compostelle (qui remplaçait le pèlerinage de la trop lointaine Jérusalem). Quatre fois par an, aux quatre "temporaires", ce tour de Bretagne, le Tro Breiz, faisait accourir les foules à Dol (St Samson), Saint-Malo, Tréguier (St Tugdual), Saint-Pol de Léon, Quimper (St Corentin) et Vannes (St Patern), aux tombeaux des évêques fondateurs. Au 14^e siècle, on dénombra une année le passage de 30 000 pèlerins à Saint-Patern de Vannes. "*Ce voyage, écrivait dom Lobineau en 1707, était une dévotion si en usage autrefois, qu'il y avait un chemin pavé tout au travers de la Bretagne fait exprez, que l'on appelait pour ce sujet le Chemin des Sept Saints (...)* Les Sept Saints sont Samson, Malo, Briec, Tugdual, Paul Aurélien,

¹ « L'église des Vénètes » était sans doute la première église St Symphorien, proche du 'centre ville' (le forum) romain de Darioritum. La rue St Symphorien et des traces d'une ancienne église rappellent ce souvenir de ce premier édifice à Vannes. Les traces gallo-romaines trouvées dans le sous-sol d'une sacristie de la cathédrale donnent à penser que c'est St Patern qui a fait construire la première cathédrale dans un lieu plus sûr (le castrum) de l'autre côté du port qui remontait, alors, au pied de la colline où fut construite l'église St Patern. La tradition liturgique nous dit que celle-ci fut construite sur une colline après la mort du saint évêque pour abriter son tombeau.

² Si un concile œcuménique ou général est l'assemblée de l'ensemble des évêques (Vatican II), il peut y avoir, encore aujourd'hui des conciles régionaux ou locaux (pour un pays ou une province). Nous sommes là à un concile de la Province de Tours dont dépendait l'Armorique.

³ La **guerre de la Ligue d'Augsbourg**, également appelée **guerre de Neuf Ans**, eut lieu de 1688 à 1697. Elle opposa la France sous la monarchie absolue de Louis XIV, alliée au Danemark et à l'Empire ottoman, à une grande coalition, d'abord défensive. Celle-ci comptait principalement l'Angleterre sous la monarchie constitutionnelle de Guillaume III d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne et plusieurs Électeurs, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Savoie et la Suède. Elle se plaçait dans le contexte de l'opposition entre les Bourbons et les Habsbourgs, notamment pour le contrôle de l'Espagne.

Corentin et Patern". Les fondateurs des sept anciens évêchés (sans compter Nantes et Rennes) sont symboliquement les Pères de la Bretagne. Le plus célèbre d'entre eux est le gallois St Samson, disciple de saint Iltud, évêque missionnaire, puis 'archevêque'⁴ de Dol son monastère-évêché à la manière celtique (6^e siècle).

Vannes n'a donc pas connu l'époque des persécutions : les premiers martyrs d'Armorique, qu'elle continue d'honorer, sont les frères nantais Donatien et Rogatien (3^e ou 4^e s.). Il faut attendre le milieu du 5^e siècle (vers 465) pour apprendre qu'il existe une église à Vannes (*ecclesia venetica*), probablement élevée en l'honneur de saint Symphorien, le martyr d'Autun. C'est vraisemblablement dans cette église que les évêques de la province de Tours ordonnèrent Patern évêque. Ce Gallo-Romain fut le pasteur d'une communauté chrétienne aux origines obscures, mais qui devint bientôt féconde, puisqu'elle donna des évêques à Rennes et à Angers : saint Melaine (+ vers 530) et saint Aubin (+ 550). Si St Patern est considéré comme le premier évêque de Vannes suite au concile de 467, des évêques itinérants, à la manière celtique, ont certainement sillonné la région. Plescop (étymologiquement la paroisse de l'évêque) est sans doute un antique témoin d'une façon de faire qui nous échappe. Cela n'a pas empêché, bien plus tard, l'évêque de Vannes, d'y avoir une résidence d'été.

Ainsi, d'un côté, l'héritage celte des druides, de l'autre, la pénétration de la culture romaine. Lorsque des clans entiers passent la Manche pour s'installer en Armorique, ils trouvent une population celtique (en quelque sorte des cousins) partiellement romanisée (plus à l'Est qu'à l'Ouest). Quand on parle, on se comprend. Les uns et les autres, chrétiens catholiques, ont le double héritage celte et chrétien (romain). Cela explique le succès et le rôle du monachisme celte en petite Bretagne. Il y a des affinités, mais cela n'ira pas sans difficultés comme je l'ai déjà souligné.

2- Le temps des moines bretons



Après l'invasion, à l'est, des Angles et des Saxons, peuples germaniques, dans l'île de Bretagne, et aussi à l'ouest, des Irlandais, des Bretons (essentiellement de Cornouaille et du Pays de Galles) ont alors traversé la Manche pour s'installer en Armorique. Ces invasions germaniques ont alors modifié le nom des pays : la Bretagne devient l'Angleterre (la Terre -land- des Angles), l'Armorique devient la Bretagne, et la Gaule devient la France (elle aussi envahie par un peuple germanique, les Francs). Les Bretons se sont aussi installés dans d'autres régions.

Les Bretons de Grande Bretagne étaient chrétiens. Leur pays avait été évangélisé à la fin du II^{ème} siècle et ils avaient reçu plus récemment la mission de St Germain d'Auxerre et de Saint Loup. C'est pourquoi St Gildas écrivait : « *ils se*

⁴ Voir le rôle de Nominoë le Grand pour faire de Dol le siège primatial de Bretagne aux dépens de Tours.

rendirent aux pays d'outre-mer avec de grands gémissements, et sous leurs voiles gonflées ; en place de la chanson des rameurs, ils psalmodiaient ces paroles de David : Vous nous avez livrés, Seigneur, comme des agneaux à la boucherie, vous nous avez dispersés parmi les nations ». Ces barques pour la plupart se dirigèrent vers l'Armorique, il y en eut qui firent voile vers des rivages plus lointains. Certaines abordèrent en Irlande où pourtant les Pictes encore païens n'étaient guère hospitaliers aux Bretons ; d'autres s'aventurant au large arrivèrent sur les côtes d'Espagne. Ceux-ci formèrent en Galice une petite colonie qui survécut jusqu'à la fin du IX^{ème} siècle. Les Conciles de Lugo et de Tolède mentionnent des évêques et des évêchés bretons au VII^{ème} siècle. Vers l'an 900 existait encore le siège breton de *Britonia*. En Armorique, ils débarquent par vagues successives sans plan d'ensemble. L'individualisme celtique demeure. Cette émigration s'étend dans le temps, surtout sur deux siècles, les deux siècles pendant lesquels les Bretons sont aux prises avec les barbares. Les uns débarquent sur les côtes de la Manche, les autres abordent sur les rivages de l'Atlantique. Tantôt ce sont des familles, des tribus qui viennent chercher asile sur le continent, tantôt ce sont des moines, abbé en tête, qui y viennent édifier leurs églises et leurs cellules. Par suite les établissements bretons revêtent soit la forme d'établissements patriarcaux, soit la forme d'établissements monastiques. Peu à peu des agglomérations se groupent, donnent naissance à de petits royaumes ou principautés, car l'unité armoricaine bretonne, n'a pris corps que bien longtemps après, au IX^{ème} siècle. C'est une conquête pacifique, et longue, qui assimile peu à peu des populations relativement proches culturellement, bien que romanisées. Au commencement du V^{ème} siècle, la civilisation romaine avait profondément pénétré en Gaule et les nombreux vestiges gallo-romains trouvés en Armorique⁵ prouvent que cette contrée avait connu une certaine splendeur. Mais dès le début du V^{ème} siècle l'empire romain s'effrite. Nous savons que les légions quittent l'île de Bretagne ; sur le continent les territoires les plus éloignées du centre de l'Empire voient partir une partie de leurs garnisons. Aussi, dès l'an 409, les Armoricaïns s'étaient affranchis du joug impérial. S'ils purent de la sorte éviter de lourdes charges fiscales ils devinrent, en revanche la proie des invasions barbares et de continuelles expéditions de la part des Romains qui tentèrent à maintes reprises de dominer à nouveau ceux qu'ils considéraient comme des rebelles.



Commencées vers 460, l'émigration bretonne se prolongea pendant 150 ans. Nous savons donc que les émigrés fondèrent des colonies patriarcales et monacales. Les « clans » arrivaient sous la direction d'un chef dont l'autorité se circonscrivait aux limites du territoire où elles s'installaient. Ils formaient de petites agglomérations complètement autonomes, qui prenaient le nom de plou. Comme des prêtres ou moines accompagnaient généralement la peuplade, le plou donna

⁵ - Ainsi, entre autre, la Vénus de Quinipily (dans la région de Baud). Cette statue monumentale de Vénus se dresse dans un pré, à proximité des ruines d'un ancien château. Elle est placée au sommet d'une fontaine et porte autour du front la mystérieuse mention « LIT ». Cette statue fut longtemps l'objet d'un culte païen.

naissance à la paroisse. C'est ainsi que plus de 150 villages bretons ont un nom commençant par le mot **Plou** auquel est accolé la plupart du temps, le nom du chef, son fondateur (Plouharnel...). A côté des plous communautés patriarcales à la fois civiles et religieuses, nous rencontrons des communautés purement religieuses, monacales, appelées **Lan** (Lanester). Des monastères entiers, abbé en tête émigraient, ils étaient suivis de leurs amis, de leurs clients, de leurs serviteurs. Arrivés dans leur nouvelle patrie, ils choisissaient les endroits les plus déserts, construisaient des cellules, une chapelle, et défrichaient les terres avoisinantes. Parfois, c'étaient simplement quelques anachorètes qui ne tardaient pas à réunir autour d'eux une clientèle, mais souvent c'étaient de forts groupements ecclésiastiques. Il ne faut pas du reste se représenter ces fondations comme celles qui fleurirent en France au Moyen-âge. Nul doute que les monastères créés en Armorique ne ressemblaient pas aux monastères de Grande Bretagne que leurs hôtes avaient abandonnés, encore moins aux monastères bénédictins que nous connaissons aujourd'hui. Saint Samson, Saint Pol Aurélien qui devaient plus tard passer dans notre presqu'île, avaient mené la vie monacale dans les îles Britanniques. Or, nous savons que dans les monastères de Cambrie, le nombre des religieux se chiffrait par centaines, le célèbre monastère de Bangor en comptait même 2.000. La tradition veut que ces moines étaient vêtus de peau de bête ; et, ils portaient une tonsure spéciale (voir plus loin). Les Plous et les Lans formèrent d'abord des noyaux complètement indépendants les uns des autres ; mais bientôt leur nombre croissant sans cesse, dans l'intérêt de la sécurité générale, ils furent contraints de se grouper et de former des associations plus vastes sous la direction d'un chef. Ainsi naquirent de bonne heure de petits royaumes ou de petites principautés. Dès le commencement du VI^{ème} siècle on comptait : La Domnonée, Le Léon, La Cornouaille (avec le Poher), Le Bro Waroc. Il est à remarquer que ces principautés ne cadraient nullement avec les divisions des peuplades gauloises, ce qui est une preuve de l'assimilation rapide de la race autochtone à celle des émigrants, et de l'importance de l'afflux breton.

A noter que l'on date traditionnellement la fondation de Malestroit à 987 par des moines qui s'installèrent sur les rives de l'Oust. C'est dans ce contexte que St Patern, et ses successeurs, eurent à gérer l'émigration bretonne en Armorique. **Ainsi s'explique la double influence romaine et celtique sur l'Eglise diocésaine naissante.**

3- Des institutions chrétiennes originales

→ Les femmes celtiques dans le ministère liturgique⁶

Aux débuts du 6^{ème} siècle, trois évêques : Licinius de Tours, Melanius (voir plus loin 'St Melaine') de Rennes et Eustache d'Angers, ont essayé de retenir deux prêtres qui encourageaient la participation des femmes à la liturgie. Les évêques

⁶ Il faudrait lire « Le diaconat et les femmes » p. 146 et suivantes, dans « Diacones, une Eglise en tenue de service », Albert Rouet, éd. Médiaspaul, 2016

attribuaient ce développement à l'influence du Montanisme, mais il est plus vraisemblable que nous avons ici la trace d'une ancienne pratique Celte. Les prêtres en question étaient bretons.

Licinius de Tours, Melanius de Rennes et Eustaches d'Angers, « Viri Venerabilis », dit L. Duchesne, « Lovocat et Catihern, bretons du temps de Saint Mélaïne, » Revue de Bretagne et de Vendée 7 (1885) pp. 5-18 (Latin avec traduction française).

«Viri venerabilis»

§1. Les Evêques Licinius, Melanius et Eustochius, aux prêtres Lovocatus et Catihernus. Leurs Seigneurs les plus bénis et Frères en Christ.

§2. Nous avons appris par le compte-rendu de cet homme vénérable, le prêtre Speratus, qu'en transportant certains autels (des autels portables), vous ne cessez de faire un circuit dans des résidences sur les territoires de différentes villes et on rapporte que vous célébrez la messe avec des femmes appelées *conhospitae*⁷ (hôtesse jointes) dont vous admettez la présence au sacrifice divin. C'en est au point qu'elles tiennent le calice quand vous distribuez l'Eucharistie en votre présence et qu'on suppose qu'elles administrent le sang du Christ à l'assistance⁸.

§3. La nouveauté et la superstition que démontre cet acte dont nous n'avions encore jamais entendu parler ne nous chagrine pas peu parce que, une telle horrible secte, qui n'avait jamais existé en Gaule, à moins qu'on ne nous prouve le contraire, semble émerger à notre époque. Les Pères Orientaux l'ont dénommée Pépodianisme, se basant sur le fait que Pépodius était l'initiateur de ce schisme. Du fait que ces gens sont supposés avoir des femmes en tant qu'associées au sacrifice divin, les Pères ont prescrit que quiconque s'attacherait à cette erreur serait déclaré séparé de la communion ecclésiastique⁹.

§4. Nous pensons donc que Votre Charité devait être admonestée, d'abord, dans l'amour du Christ, au nom de l'unité ecclésiastique et de l'intégrité de la foi catholique, pour que, dès que les pages de cette lettre vous atteindront, se fasse un arrêt immédiat des pratiques susmentionnées, c'est-à-dire que ces autels dont nous avons parlé, qui, nous n'en doutons pas, ont été consacrés, qui sont réservés aux prêtres, soient débarrassés de ces femmes que vous appelez *conhospitae*, dénomination que l'on ne dit pas et que l'on n'entend pas sans un frisson de l'esprit parce qu'elle disgracie le clergé et qu'un nom tellement détestable jette la honte et l'horreur dans la religion bénie.

§5. En accord donc avec les statuts des Pères, nous prescrivons à Votre Charité non seulement que ces minables sortes de femmes ne polluent plus les divins sacrements en les administrant illégalement, mais également, qu'à l'exception d'une mère, d'une

⁷ - Nous sommes dans le contexte d'une société celte où le matriarcat est fréquent, et donc où la place de la femme est autre que dans l'Empire Romain.

⁸ - Ceci est une pratique typiquement diaconale. Aujourd'hui, dans la liturgie actuelle, lorsque la communion est donnée sous les deux espèces, c'est le diacre qui présente le calice aux fidèles, quand il y a un diacre...

⁹ - Et donc excommunié...

tante maternelle, ou d'une petite fille, si qui que ce soit souhaite avoir quelqu'un pour cohabiter sous le toit de sa petite cellule, il sera empêché de franchir le seuil de la sacro-sainte église par une décision canonique¹⁰.

§6. Il faut donc, très chers frères, que vous vous amendiez très vite, si ce qui nous a été rapporté des affaires mentionnées ci-dessus est vrai. En effet, pour vos âmes et pour l'édification des gens, il est urgent de rectifier très rapidement des pratiques tellement contraires à l'ordre ecclésiastique, de peur que la persistance de cette obstination ne vous amène à une confusion plus grande, et que nous ne devions venir à vous avec les verges apostoliques pour le salut de votre âme, si vous refusiez la charité et vous vous livriez à Satan dans les ruines de la chair.

§7. Voici ce que signifie 'être livré à Satan' : lorsque quiconque a été séparé du troupeau ecclésiastique à cause de son propre péché, il n'y a aucun doute qu'il sera dévoré à la fois par les démons et les loups rapaces. De la même manière, nous rappelons aussi l'avis de l'évangéliste quand il dit : « si nos membres nous scandalisent », c'est-à-dire, si qui que ce soit dans l'église catholique entre dans l'hérésie, « il est dès lors plus utile que ce membre isolé qui souille toute l'église, soit coupé plutôt que l'église entière ne soit amenée à la ruine. »

§8. Que ces quelques mots que nous avons dits parmi beaucoup d'autres soient suffisants. Donnez beaucoup d'efforts à la communion de charité et prenez soin de vous remettre avec la plus grande dévotion sur la route royale dont vous vous étiez écarté un peu de sorte que, ensemble, nous tirions profit de votre obéissance et que nous nous réjouissions que vous soyez sauvé grâce à notre intervention.

Sans être une pratique courante, ces conshospitae sont significatives de la place réservée aux femmes dans les Eglises celtes (cf. Ste Brigitte de Kildare). En notes, commentaire de Pierre Le Cabellec¹¹.

¹⁰ - L'obligation du célibat ecclésiastique viendra bien plus tard. Il semble que dans les chrétientés celtiques le clergé non monastique était marié. Celui-ci devait être minoritaire, les moines étant nombreux et influents.

¹¹ *Voici la lettre écrite, vers 510, par St Melaine et cosignée par les évêques d'Angers et de Tours, aux prêtres bretons Lovocat et Catihern qui évangélisaient sur son territoire, sans lui en avoir demandé la permission, je suppose. Par un rapport du vénérable prêtre Sparatus, nous avons appris que vous ne cessez point de transporter certaines tables de-ci, de-là, dans les cabanes de divers concitoyens (la cité de Rennes = le diocèse = mes diocésains) et que vous osez célébrer des messes, en ayant recours, pendant le sacrifice divin, à des femmes que vous appelez "conshospitae" (compagnes de voyage) ; pendant que vous distribuez l'Eucharistie, elles tiennent le calice, - vous étant présents - et elles ont l'audace de donner au peuple le sang du calice. C'est là une nouveauté, une superstition inouïe; nous avons été profondément contristés de voir réapparaître de notre temps une secte abominable qui n'avait jamais été introduites dans les Gaules. Les Pères orientaux l'appellent "Pépondienne", du nom de Pépondius, auteur de ce schisme, qui osa associer des femmes dans le ministère de l'autel; ils ont décidé que les partisans de cette erreur doivent être exclus de la communion ecclésiastique. Aussi avons nous cru devoir vous avertir et vous supplier, pour l'amour du Christ, au nom de l'unité de l'Eglise et de notre commune foi, de renoncer aussitôt que la présente lettre vous sera parvenue, à ces abus des tables en question, que nous ne doutons pas, sur votre parole, avoir été consacrées par les prêtres et de [renoncer à] ces femmes que vous appelez "conshospitae", d'un nom qu'on n'entend ni ne prononce sans un certain tremblement, d'un nom propre à diffamer le clergé et à jeter la honte et le discrédit sur notre sainte religion. C'est pourquoi, selon les règles des Pères, nous ordonnons à votre charité, non seulement d'empêcher ces femmelettes de souiller les sacrements divins en les administrant illicitement, mais encore de n'admettre à habiter sous votre toit aucune femme qui ne soit votre aïeule, votre mère, votre sœur ou votre nièce, les contrevenants devant être excommuniés, conformément aux canons.*

→ La tonsure monastique

La tradition veut que ces moines étaient vêtus de peau de bête ; et, ceci est une certitude, ils portaient une tonsure spéciale dite tonsure celtique qui ne disparut chez les Bretons qu'au IX^{ème} siècle¹². D'après les descriptions données par les textes il n'est pas très facile de se faire une idée exacte de cette tonsure. Dom Gougaud retient deux opinions. Suivant l'une, la partie antérieure de la tête en avant d'une ligne allant d'une oreille à l'autre était rasée et en arrière la chevelure était abondante. D'après l'autre, les cheveux étaient longs par derrière, et sur la partie frontale on conservait une couronne de cheveux. Vraisemblablement cette tonsure est d'origine insulaire. Les druides d'Irlande portaient une tonsure et il est probable que les prêtres de la Nouvelle religion l'adoptèrent par tradition. On comprend que le clergé latin ait eu du mal avec cette pratique, lui qui était rasé et qui avait les cheveux plutôt court.

→ Une ecclésiologie originale

On dit que l'immense monastère de Kildare (en Irlande) était double (hommes et femmes), et, depuis Ste Brigitte, c'était l'abbesse qui dirigeait l'ensemble. Un moine, par forcément le prieur, recevait l'ordination épiscopale pour assurer le ministère sacramentel sans la juridiction. C'est un peu compliqué et difficile à imaginer aujourd'hui. A noter que les sièges épiscopaux du Tro Breiz (sauf celui de Vannes) sont des fondations monastiques. Le fondateur puis ses successeurs étaient souvent abbé et évêque en charge du monastère central et de son réseau de dépendances. Ainsi, le diocèse de St Malo a conservé des enclaves dans le Pays de Vannes jusqu'à la Révolution (St Malo de Beignon). Au temps de St Félix, le restaurateur de l'abbaye de Rhuys, cela a perduré. On le voit dans le réseau de prieurés placés sous le patronage de St Gildas (Loqueltas...), de St Gwenaël (Locunel...) et de bien d'autres (St Cado, St Bieuzy...).

Et cela est à placer dans le contexte d'une véritable «poussée celtique» en Gaule, elle commence vers 592, sur les pas de saint Colomban. Ce moine irlandais débarque d'abord en Bretagne, mais il ne s'y attarde guère, soit que les institutions ecclésiastiques locales le satisfassent, soit, plus vraisemblablement, qu'il n'y trouve pas

Cette lettre permet de comprendre comment se sont établies les paroisses bretonnes autour d'un "plou" (plebs) une tribu de bretons qui débarquaient sur les côtes du nord de l'Armorique et qui s'installaient ici où là, quand on les acceptait et qu'il y avait de la place. Les missionnaires bretons itinérants n'avaient pas fondé d'abord des églises. Ils allaient célébrer la messe dans les cabanes des nouveaux venus, qui étaient chrétiens, alors que la majorité des campagnards étaient encore "païens". Ces prêtres avaient sans doute avec eux des "diaconesses" - qu'en Gaule on supprima rapidement, notamment en raison des décisions de St Césaire d'Arles, délégué apostolique du pape pour la Gaule. Melaine est un évêque "Gaulois" et non "Breton" et il a du mal à comprendre cette nouvelle secte qui se dit catholique, qui célèbrent dans des cabanes avec des femmes associées à la sainte liturgie.

Note: il est possible qu'on ait qualifié saint Melaine de premier évêque attesté du diocèse de Rennes par des documents autres que la liste épiscopale. En effet Melaine est attesté non seulement par cette lettre mais pas sa signature au Concile d'Orléans. La liste historique des évêques de Rennes est en effet sujette à caution: 8 évêques du Ier au IV^e siècle de St Maximin à St Lunaire. A partir du V^e siècle : il est en position de quatrième.

Pierre Le Cabelléc

¹² - Au moment où la règle de St Benoît a été imposée par le pouvoir impérial franc (Charles le Chauve, 823-877).

un pouvoir politique capable de le soutenir. Puis il gagne la Bourgogne, où les rois mérovingiens l'aident à fonder le monastère de Luxeuil. Sa spiritualité exotique a tôt fait de séduire les élites locales, lassées du ritualisme des évêques francs. Son succès tient aussi à la vogue des Pénitentiels, ces livres de pénitences tarifées inconnus jusque-là sur le continent et que Luxeuil diffuse largement. Mais Colomban apporte également en Gaule des idées plus subversives, il soutient notamment l'autonomie du pouvoir abbatial par rapport à l'autorité épiscopale et revendique la supériorité de l'Irlande sur Rome quant à la méthode pour calculer la date de Pâques. Mais ce rapide succès du monachisme colombanien n'a jamais constitué un danger pour l'Eglise Romaine. À l'exception des douze Irlandais¹³ qui avaient accompagné Colomban sur le continent, Luxeuil et son réseau sont essentiellement peuplés d'aristocrates francs. Ceux-ci continuent pendant un siècle de se proclamer fidèles à la pensée de leur bouillant fondateur, mais on constate qu'ils estompent très vite tous les caractères originaux de sa pensée. Dès 626, la plupart des usages véritablement irlandais sont discrètement abandonnés par Luxeuil.

→ St Colomban

Saint **Colomban** (né vers 540 – mort le 21 novembre 615 à Bobbio en Lombardie) est un moine irlandais qui a évangélisé les populations campagnardes de Gaule, d'Helvétie et de Lombardie. Il est fêté le 23 novembre car il est mort le jour de la présentation de Marie au Temple (21 novembre). Colomban, après avoir quitté l'Irlande, sillonne (avec 12 compagnons...) les Cornouailles anglaises, il aurait débarqué en Bretagne, à Saint-Coulomb près de Saint-Malo, dans les années 570 puis, entre 570 et 575, évangélisé la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et l'Italie. Après les troubles apportés par les invasions germaniques, son œuvre évangélique en Europe occidentale fut capitale pour la conversion des populations germaniques, et la rechristianisation des campagnes. Ce « messenger de Dieu » fascine encore ceux qui voient en lui un vecteur pour la promotion d'une Europe unie, aujourd'hui porteuse d'espoirs de paix et de fraternité entre les peuples. Des institutions religieuses se réclament de l'esprit de saint Colomban. Un réseau européen d'échanges, regroupant des hameaux et des villes, se tisse sur les traces de saint Colomban. Dans ses maigres bagages, il a un pénitentiel qui donnera une nouvelle façon de vivre la Pénitence sacramentelle qui devient réitérable.

→ St Gildas

L'abbaye de Rhuy s a conservé le tombeau et développé le culte de saint Gildas le Sage, dont la vie fut écrite par l'abbé Vital vers 1060. Comment ce fils de prince, né sur les bords de la Clyde, vers 494, en Grande-Bretagne, élevé à l'école de S. Iltud, puis missionnaire dans le nord de la Grande-



¹³ - La *Peregrinatio Dei*, le « pèlerinage pour Dieu ». Nos moines sont facilement la route ou la mer avec douze moines (comme les douze apôtres) pour aller à l'aventure, toujours plus loin, à la recherche de déserts et en profitent pour annoncer l'Évangile.

Bretagne, rénovateur de la vie monastique en Irlande, fondateur de l'école d'Armagh, promoteur de la liturgie celte (en latin), a-t-il trouvé refuge vers la fin de sa vie, sinon après sa mort, sur les bords du Morbihan ? De la part d'un moine breton de ce temps, rien n'est impossible. A défaut d'histoire précise¹⁴, la légende a relié ce grand abbé aux côtes de Rhuys et à l'île d'Houat où elle place sa mort le 29 janvier 570. Son corps abandonné sur une barque au gré des flots aurait abordé le 11 mai suivant sur la côte du Croisty, à Arzon. D'autres lieux encore se rattache à lui, comme l'ermitage de Castennec en Bieuzy. Plus que par ses écrits sur les malheurs de son peuple chassé par les Saxons, plus que par ses invectives à l'égard d'un clergé indigne, plus que par son organisation de la liturgie bretonne, le rayonnement de saint Gildas a marqué profondément la Bretagne par l'activité pastorale de ses moines à partir de la restauration de Rhuys par St Félix au 11^e siècle, à travers le réseau serré de ses prieurés et de ses *moustoirs* (ses moustiers, c'est-à-dire ses monastères) : plus de 80 chapelles ou lieux-dits (Gueltas, Locqueltas, Roguédas...) portent son nom en Bretagne (9 églises et 10 chapelles dans le seul diocèse de Vannes).

→ Des pratiques monastiques originales

« *Il veillait constamment à prier. Il mortifiait sa chair par le jeûne. Toutes les nuits, alors que ses frères étaient assoupis, il refrénait ses désirs charnels en se mettant dans une rivière des plus froides...* » Dit-on de St Gwenaël. En fait, cette pratique est courante chez nos moines qui n'hésitent pas à passer de longs moments dans l'eau glacée, parfois les bras en croix, en récitant les 150 psaumes. Les moins lettrés remplaçaient les 150 psaumes par 150 Pater ou 150 Ave Maria, ce qui est l'ancêtre du chapelet (« le bréviaire du pauvre »). Dans les monastères importants la liturgie consistait parfois à chanter les psaumes de façon continue. Le matin et le soir, ce chant des psaumes était interrompu par l'Eucharistie... Ajoutons que la liturgie était célébrée en latin. D'autres pratiques ont existé comme le Feu Nouveau ou des prières litaniques (comme la lorica¹⁵ de St Patrick). La veille du 1^{er} novembre (fête celtique) on prie en communion avec les vivants de l'autre rive (Halloween).

Cet enseignement du latin, de l'Écriture Sainte, de la théologie, de la

¹⁴ - *De excidio et conquestu Britanniae ac flebili castigatione in reges, principes et sacerdotes* (Sur la ruine et la plainte de la Bretagne et les reproches éplorés contre les rois, les nobles et les prêtres), ou simplement *De excidio Britanniae*, est un sermon latin en trois parties composé au VI^e siècle par St Gildas.

La première partie retrace l'histoire de l'île de Bretagne de la conquête romaine jusqu'à l'époque de Gildas. La deuxième partie fustige cinq rois pour leurs péchés, et la troisième partie s'en prend tout aussi violemment au clergé breton. C'est un texte important pour l'histoire de la Grande-Bretagne aux V^e et VI^e siècles, car il s'agit de l'un des rares textes d'époque encore existants.

¹⁵ - Je me lève aujourd'hui / Par une force puissante / L'invocation à la Trinité / La croyance à la Trinité / La confession de l'unité du Créateur du monde // Je me lève aujourd'hui / Par la force de la naissance du Christ et de Son Baptême / La force de Sa Crucifixion et de Sa mise au tombeau / La force de Sa Résurrection et de Son Ascension / La force de Sa Venue au jour du jugement // Je me lève aujourd'hui / Par la force des ordres des Chérubins / Dans l'obéissance des Anges / Dans le service des Archanges / Dans l'espoir de la Résurrection / Dans les prières des Patriarches / Dans les prédictions des Prophètes / Dans les prédications des Apôtres / Dans les fidélités des Confesseurs / Dans l'innocence des Vierges saintes / Dans les actions des Hommes justes /.../

philosophie et même, à la suite des druides, de sciences profanes faisaient des monastères plus importants de véritables centres « universitaires » (Landevennec en Bretagne, Laniltud aux Pays de Galles...).

→ Le pardon chez les celtes.

A l'origine, dans le monde celte, il était de coutume que le clan fasse, une ou deux fois par an, une 'Assemblée Générale'. C'était l'occasion de faire le point. Tout le monde pouvait s'exprimer. On refaisait l'unité du groupe en se pardonnant les inévitables blessures que l'on avait pu s'infliger. Cette assemblée avait lieu, habituellement, un jour où l'on honorait l'une des divinités protectrices du clan. Lorsque ces clans christianisés ont passé la mer, ils ont continué à se retrouver le jour de la fête du saint moine qui les avait guidés sur leurs nouvelles terres. Ainsi naquirent les pardons...

Les paroisses ayant gardé les divisions en quartiers, les 'frairies', celles-ci sont demeurées un lieu d'aide et d'assistance. Chaque frairie s'est mise sous la protection d'un saint et a bâti sous son vocable une chapelle qui est le centre spirituel du quartier. Une ou deux fois¹⁶ par an, les habitants continuent à s'y réunir pour refaire l'unité du groupe et se donner le pardon des déchirures et des affronts. C'est une fête religieuse (confessions, messes, vêpres, procession et feu de joie) qui se termine par une fête populaire. Ce n'est donc pas la dévotion à un saint plus ou moins légendaire, encore moins une source réputée miraculeuse qui se trouve à l'origine des pardons. Mais la coutume de ces pardons est la raison d'être de la plupart des chapelles dont la Bretagne est constellée (300 églises paroissiales dans le diocèse, 1000 chapelles). Grâce aux associations que se sont données les habitants depuis quelques années, la réanimation d'une vie de quartier autour de ces chapelles villageoises ont donné une nouvelle vie à ces pardons. Au plan étymologique, pardon signifie " se faire pardonner " comme " demander pardon ". Ce terme associé aujourd'hui à la Bretagne trouve quelques rares échos au Moyen-âge en dehors de cette région, et aucun par la suite. Le mot figure en revanche, non " bretonnisé ", dans le premier dictionnaire breton-français de 1499, le Catholicon, et prend petit à petit son sens précis : pèlerinage collectif solennel accompagné d'indulgences. Le pardon est donc le fruit de différents phénomènes : des pratiques celtiques attestés avant la romanisation, une émigration au VI^e et VII^e siècle qui apporte le culte de nombreux saints d'origine locale, la présence d'une fontaine sacrée, chère aux celtes mais qui prend une signification baptismale.



Quelques pardons se développent parallèlement au Tro Breiz, pèlerinage unique et majeur en Bretagne au Moyen-âge, menant les pèlerins sur les tombeaux

¹⁶ - D'autant que la loi incite à ce qu'il y ait au moins deux assemblées annuelles pour garder l'usage cultuel de la chapelle.

des sept saints fondateurs. Le Tro Breiz est le seul pèlerinage qui puisse rivaliser avec ceux plus connus de Jérusalem, Compostelle ou Rome. Il s'agit de faire le tour de la Bretagne, soit 548 kilomètres à raison de 15 à 20 km par jour, soit encore 4 à 5 semaines qui conduisent les pèlerins sur les tombeaux des 7 évêques fondateurs venus des îles britanniques : Corentin à Quimper, Pol-Aurélien à Saint-Pol-de-Léon, Tugdual à Tréguier, Briec à Saint-Brieuc, Malo à Saint Malo, Samson à Dol et Patern à Vannes. Tout breton qui faisait le Tro Breiz était certain de gagner le Paradis ; celui qui ne le faisait pas de son vivant était condamné après sa mort à l'effectuer en avançant de la longueur de son cercueil tous les sept ans.

Ces pardons sont stimulés aux XVII^e et XVIII^e siècles par l'élan missionnaire, comme à Ste Anne d'Auray qui a valeur d'exemple pour toute la Bretagne. Pendant la Révolution, Jacques Cambry, en mission pour la Convention écrira : « *On appelle pardons en Bretagne une chapelle, une fontaine, un lieu conservé par le souvenir de quelques saints, de quelque miracle. On s'y confesse, on communie, on y donne l'aumône, on se soumet à quelque pratique superstitieuse, on achète des croix, des chapelets et des images qu'on fait toucher à la statue du demi-dieu ; on frotte son genou, son front, son bras paralysé contre une pierre merveilleuse ; on jette des liards et des épingles dans les fontaines, on y trempe sa chemise pour se guérir, sa ceinture pour accoucher sans peine, son enfant pour le rendre inaccessible à la douleur. On se retire après avoir dansé, après s'être enivré, vidé d'argent mais riche d'espérance. Ne retrouvez-vous pas dans ces pratiques les superstitions des âges les plus reculés ?* ». Et malgré la volonté du clergé de restreindre l'aspect profane du pardon, de lutter contre les abus et de renouveler la foi, les pardons connaissent un âge d'or au milieu du XIX^e siècle qui se concrétise par plusieurs couronnements de Notre Dame et l'aménagement de sanctuaires pouvant accueillir plusieurs milliers de pèlerins (Josselin). Artistes et touristes se mêlent petit à petit à la foule pour admirer les costumes traditionnels et regarder ces pratiques originales comme folkloriques. Le XX^e siècle verra un recul de la pratique des pardons, nombreux sont ceux qui furent détruits ou transformés en fête foraine. Et c'est la fin de ce siècle qui voit renaître les pardons à l'initiative d'associations locales, phénomène de fond finalement, personnel et spontané des Bretons qui, à la recherche de leurs vraies racines, entreprennent de recréer le Tro Breiz, oublié depuis plusieurs siècles. La Bretagne est le pays des Pardons. Depuis des temps immémoriaux, chaque année les hommes se rassemblent autour des six mille chapelles qui maillent le paysage et la culture de la Bretagne. Défiant les modes, ils y célèbrent huit cents saints dotés de pouvoirs de guérison¹⁷ et avec lesquels ils entretiennent des relations bien particulières. Davantage qu'un pèlerinage, le Pardon breton mélange la fête religieuse et la foire profane. Les *Pardonneurs* se prêtent à des rites et à des pratiques que l'Eglise a parfois mais en vain tenté d'interdire au cours des derniers siècles : triple circumambulation autour du sanctuaire, baiser des statues et des reliques, ablution aux fontaines, embrasement de bûchers, offrandes et invocations,

¹⁷ - Ce sont les saints guérisseurs. Ainsi, St Cado améliore votre audition, St Gwenaël vos yeux... Dom Alexis Lobineau (1666-1727), « *Les vies des saints de Bretagne* » édité à Paris ; Eugène Royer et Joël Bigot, « *Saints en Bretagne, glanes de Légendes* », éd. JP Gisserot 2004 ; Joseph Chardonnet, « *Le livre d'or des saints de Bretagne* », Armor éditeur 1977, Coop Breizh1995...

chants et danses, jeux... Dans la Bretagne du XXI^e siècle, plusieurs milliers de pardons rassemblent à la belle saison des centaines de milliers de Bretons qui perpétuent une tradition millénaire. La particularité du Pardon est de participer à une double culture - chrétienne et celtique - de se rattacher à un espace - la paroisse - et à un temps - la fête du saint - qui s'enracinent dans un passé à la fois mythique et historique. C'est un extraordinaire voyage, de Sainte-Anne d'Auray à Locronan, de Minihy Tréguier avec ses inévitables bannières à Carnac avec ses bénédictions des vaches, de la descente de l'ange qui enflamme le bûcher de Notre-Dame de Quelven, à l'humble pardon de la chapelle d'un village de Guidel. Et si on y vit une démarche spirituelle, on y cherche aussi réconfort et guérison, on s'y retrouve aussi entre parents et voisins. Certains comme la Troménie de Locronan n'a lieu que tous les six ans. D'autres datent du Moyen-âge comme celui de Saint-Yves à Tréguier où les pèlerins honorent le premier saint canonisé d'origine bretonne, le patron des hommes de loi. Le Tro Breiz, qui mène les pèlerins d'évêché en évêché sur les tombeaux des sept saints fondateurs, connut un grand succès au Moyen Age avant d'être remplacé dans le cœur des Vannetais par le pèlerinage de St Vincent (mort en 1419) puis par celui de Ste Anne d'Auray, créé en 1624 à la suite de l'apparition de sainte Anne à Yves Nicolazic, un humble paysan. La visite du pape Jean-Paul II à Sainte Anne d'Auray le 20 septembre 1996 confirma l'importance du premier sanctuaire breton et de son Grand Pardon.

La fontaine, très fréquente près des chapelles, tient une place importante dans les pardons. On dénombre plus de mille fontaines sacrées en Bretagne. Outre leur richesse architecturale, elles tiennent une place à part dans les rites. Au-delà des vertus qu'on peut leur prêter, elles rappellent le baptême source de toute vie chrétienne. Fontaine et chapelle sont ainsi liés dans la célébration du pardon. Aujourd'hui, l'Eglise du Limousin remet à l'honneur les « Monstrations »... N'est-ce pas une manière très semblable d'aller à la rencontre d'une culture populaire, toujours à évangéliser ?

Conclusion

Nous venons de faire vraiment un survol de ces premiers temps fondateurs pour notre Eglise diocésaine mais il dit bien que nous sommes à la fois les héritiers d'une certaine « romanité » avec St Patern, et du monde celtique avec nos premiers moines évangélisateurs. Il n'y a pas là contradiction mais complémentarité pour vivre dans le monde d'aujourd'hui.

